

AVANT-PROPOS

En 1981, Italo Calvino se demande « Pourquoi lire les classiques ». Il répond à partir de deux points de vue. Tantôt, et le plus souvent, c'est le lecteur qui parle. Plusieurs de ses quatorze remarques renvoient à une expérience personnelle : « *Toute relecture d'un classique est une découverte, comme la première lecture* » (p. 9) ; « *Notre classique est celui qui ne peut pas nous être indifférent et qui nous sert à nous définir nous-même par rapport à lui, éventuellement en opposition à lui* » (p. 11). Tantôt, c'est un historien qui parle, même si Calvino ne se réclame pas de cette approche. Pour lui, les classiques nous parviennent toujours avec un discours d'accompagnement. Ce discours peut être linguistique : « *Les classiques sont des livres qui, quand ils nous parviennent, portent en eux la trace des lectures qui ont précédé la nôtre et traînent derrière eux la trace qu'ils ont laissée dans la ou les cultures qu'ils ont traversées (ou, plus simplement, dans le langage et les mœurs)* » (p. 9). Vous n'avez pas besoin d'avoir lu Sade pour craindre le sadisme ni Kafka pour vous inquiéter des dédales bureaucratiques. Ce discours peut être socioculturel, fondé sur un patrimoine prétendu commun : « *Toute première lecture d'un classique est en réalité une relecture* » (p. 9) ; « *Les classiques sont des livres que la*

lecture rend d'autant plus neufs, inattendus, inouïs, qu'on a cru les connaître par ouï-dire » (p. 10). Un classique est obligatoirement précédé de sa réputation, ainsi que le fait voir Thomas C. Foster dans le cinquième chapitre de son ouvrage *How to Read Literature Like a Professor*, « When in Doubt, It's from Shakespeare... » (2014) Ce discours d'accompagnement fait également naître des questions sur l'utilité des classiques : « *Est classique ce qui tend à reléguer l'actualité au rang de rumeur de fond, sans pour autant prétendre éteindre cette rumeur* » (p. 12). Lire un classique, c'est l'insérer dans plusieurs temps et espaces : ceux de sa création, ceux de sa réception immédiate, ceux de sa diffusion étendue, ceux de sa permanence. C'est aussi, comme n'importe qui, se l'appropriier, parfois de seconde main, fréquemment jusqu'à la citation fautive.

Pour réfléchir à la place du siècle des Lumières dans la culture du début du XXI^e siècle — ce qui est l'objectif de ce livre —, je m'appuierai fréquemment sur la pensée de Calvino.

Je me réclamerai aussi de l'histoire culturelle. En 2004, Pascal Ory définit l'histoire culturelle en une formule : « *histoire sociale des représentations* » (p. 13). Cette (sous-) discipline propose donc une inscription dans la durée (« *histoire* ») et un rapport clair aux interactions de la culture et de la société (« *sociale* »). Son concept fondateur est celui de « *représentations* ». Sans entrer dans les débats, parfois assez acrimonieux, entre les défenseurs de l'histoire culturelle et ses détracteurs, notamment sur le sens à donner au mot *représentations*, on peut au moins tirer trois leçons de la masse des travaux se réclamant d'elle, tels qu'a pu les synthétiser Philippe Poirrier dans *Les enjeux de l'histoire culturelle*. Cette histoire est sensible à l'ensemble des représentations ; elle s'intéresse à des textes et à des discours venus d'horizons

très divers, sans un classement préalable en fonction de leur légitimité supposée. Elle est aussi sensible aux pratiques, aux actes, aux comportements : le menu d'un repas dit « médiéval » à la Grande bataille de Bicolline de Saint-Mathieu-du-Parc, le costume des participants à la reconstitution historique d'un épisode de la Guerre de sécession ou les couples qui fréquentent le restaurant Madame Bovary de Boucherville sont des matériaux pour cette histoire. Elle accorde enfin une importance particulière à la culture matérielle : un buste de Voltaire, une assiette à l'effigie de Rousseau, un martinet Sade (je n'invente rien). Voilà le type d'objets qui me retiendront — des textes, des séries télévisées, la presse, des films, un discours politique, des chansons, des jeux vidéo, le Web et les réseaux sociaux, le théâtre, des produits, un tableau, Donald Trump, des phrases répétées par tout un chacun, un jeu de société, une chronique nécrologique, une bande dessinée —, de même que leur banalité. Ces objets sont là, autour de nous, sans qu'il soit nécessaire d'expliquer leur utilité ni leur sens. Ils iraient de soi.

De nos jours, ce ne sont en effet pas les représentations du XVIII^e siècle qui manquent. Pour essayer de comprendre sa place dans la culture actuelle, j'avais l'embarras du choix. J'aurais pu rappeler combien les romanciers aiment camper leurs intrigues entre le règne de Louis XIV et la Révolution française. J'aurais dépoussiéré mes exemplaires du *Parfum* de Patrick Süskind (1985) ou de *La lenteur* de Milan Kundera (1994), ou ressorti les séries de polars de Frédéric Lenormand (« Voltaire mène l'enquête ») ou de Jean-François Parrot (« Les enquêtes de Nicolas Le Floch »). Pour le théâtre, les choix ne manquent pas non plus, des adaptations (Christopher Hampton, *Les liaisons dangereuses*, 1985 ; Heiner Muller, *Quartett*, 1980,

aussi à partir de Laclos) aux pièces historiques (Bernard Minoret et Claude Arnaud, *Les salons*, 1985 ; Jean-Claude Brisville, *L'antichambre*, 1991 ; Jean-François Prévand, *Voltaire Rousseau*, 1991). On ne compte plus les films, les séries télévisées et les jeux vidéo inspirés des Lumières, de *Barry Lindon* (Stanley Kubrick, 1975) à *Mademoiselle de Jonquières* (Emmanuel Mouret, 2018), de *Marguerite Volant* (1996) à *Outlander* (depuis 2014), de *Pirates of the Burning Sea* (2008) à *Assassin's Creed Unity* (2014). Il aurait également été possible d'aborder la question de mon poste d'observation habituel. Que dit la critique universitaire, aujourd'hui, des auteurs du XVIII^e siècle ? (Je me suis d'ailleurs livré à l'exercice en 1998, puis en 2005.) Des essayistes m'auraient permis de mesurer le poids contemporain des Lumières sur le plan idéologique : John Saul (*Les bâtards de Voltaire*, 1992), Jean-Claude Guillebaud (*La trahison des Lumières*, 1995), James Schmidt (*What is Enlightenment?*, 1996), Neil Postman (*Building a Bridge to the 18th Century*, 1998), Jean M. Goulemot (*Adieu les philosophes. Que reste-t-il des Lumières?*, 2001), Daniel Lindenberg (*Le procès des Lumières*, 2009), Anthony Pagden (*The Enlightenment. And Why It Still Matters*, 2013), Steven Pinker (*Enlightenment Now*, 2018). Comme Gilles Marcotte, dans *L'amateur de musique*, j'aurais pu — si j'en avais eu la compétence — réfléchir à l'évolution de l'interprétation des compositeurs des Lumières. Finalement — façon de parler —, j'aurais pu répondre à la question en réfléchissant à ma pratique de professeur, ainsi que l'ont fait Catherine Henri (*De Marivaux et du Loft*, 2003) et Michel Porret, qui écrivait en 2003 dans son article « Penser, enseigner les Lumières » : « Histoire de l'État de droit et de la démocratie : au-delà de cet objectif

pédagogique, penser le siècle de Voltaire revient à insuffler aux élèves l'aspiration fondamentale des Lumières, émanciper moralement l'individu » (p. 111).

Ce ne sont pourtant pas ces représentations que je souhaite explorer. Je suis plutôt sensible à la présence d'un portrait de Mozart dans la publicité d'un entrepreneur immobilier montréalais (*Le Devoir*, 6-7 janvier 2018) ; à l'utilisation, par un journaliste, du mot *marivaudage* pour décrire une émission de télé-réalité, *Occupation double à Bali* (*Le Devoir*, 30 septembre 2017) ; à ce verger québécois appelé « Pour quelques arpents de fruits » (à la Voltaire) ; au fait que des étudiants grévistes, en 2012, avaient une citation de Rousseau sur leur pancarte ; à l'allusion aux *Voyages de Gulliver* dans une caricature du premier ministre de l'Ontario, Doug Ford (*La Presse+*, 1^{er} décembre 2018) ; à l'habitude de Josée Blanchette d'accompagner sa chronique « Zeitgeist » du *Devoir* de citations venues des Lumières ; à l'existence de prix décernés, au Québec, en l'honneur du penseur du droit Cesare Beccaria, de l'homme de sciences Condorcet et de l'imprimeur Fleury Mesplet.

Parmi les œuvres du siècle des Lumières, il en est qui marquent notre présent davantage que d'autres, que ce soit par le nombre de leurs apparitions, par la variété de celles-ci, par leur inscription dans la durée, par la diversité des supports où elles se manifestent. Allons voir qui sont, pour nous, Voltaire, Rousseau, Diderot, Sade, Marivaux. Ce faisant, nous contribuerons, par la force des choses, à l'entreprise que Calvino met en lumière : « *Un classique est une œuvre qui provoque sans cesse un nuage de discours critiques, dont elle se débarrasse continuellement* » (p. 10), bien s'il ne s'agisse pas d'explorer en profondeur chacun des exemples relevés. En brossant le paysage à grands traits, je

voudrais montrer que, malgré ce que croient certains, nous les dix-huitémistes ne vivons pas du tout dans le passé. Le XVIII^e siècle est un de nos présents.